

VOIE GÉNÉRALE

2^{DE}

1^{RE}

T^{LE}

Français

ENSEIGNEMENT
COMMUN

LA DISSERTATION PORTANT SUR UNE ŒUVRE ET LE PARCOURS ASSOCIÉ

Exemple : Voltaire, *Candide* – Parcours : les Lumières et l'idée de progrès¹

Objectif de la ressource

Il s'agit de donner un exemple (et non un modèle) de l'utilisation des textes d'un parcours associé dans une dissertation portant sur une œuvre.

Ce document prend la forme d'une dissertation portant sur une œuvre (*Candide* de Voltaire) et son parcours associé (Les Lumières et l'idée de progrès). Il ne saurait donc, en aucun cas, représenter ce qu'une copie d'élève pourrait produire. Mais un candidat de première devrait être en mesure d'aborder et de développer quelques-uns de ces éléments et de mobiliser certains de ces textes associés au travail de l'œuvre, en fonction des choix faits par l'enseignant qui aura construit le parcours associé. Bien entendu, d'autres pistes d'interprétation, d'autres arguments, étayés par le choix d'autres textes, seraient tout à fait recevables.

On a ainsi proposé, pour constituer cette ressource, quelques textes qui pourraient nourrir ou constituer un parcours associé afin de montrer dans quelle perspective ils peuvent être mobilisés pour la dissertation.

Sujet de la dissertation

Candide ou l'optimisme : votre lecture confirme-t-elle le sous-titre ?

Vous répondrez à cette question dans un développement organisé. Votre réflexion prendra appui sur l'œuvre de Voltaire au programme, sur le travail mené dans le cadre du parcours associé et sur votre culture littéraire.

Textes du parcours et/ou du groupement de textes complémentaires²

- Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne*
- Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*
- Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*
- Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*
- Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*

1. La ressource porte sur une œuvre et un parcours qui ne figurent pas au programme national d'œuvres pour la classe de première générale.

2. On trouvera les extraits de ces textes à la suite de la dissertation qui les mobilise.

Dissertation

Introduction commentée

Le conte de Voltaire, *Candide*, apparaît aux yeux de l'écrivain comme une plaisanterie, une « couillonerie » écrit-il même dans sa correspondance, bien inférieur aux écrits plus sérieux qui ont fait de Voltaire, pour ses contemporains, un grand écrivain et une figure emblématique des Lumières. Pour autant, ce texte drôle et enlevé semble poser de grandes questions : ainsi le titre de l'œuvre, qui renvoie au personnage éponyme et naïf qui sert de héros à l'apologue, est-il doublé d'un sous-titre, « ou l'optimisme ». Comment comprendre ce sous-titre ? *Candide* est-il vraiment un texte optimiste ? Le livre confirme-t-il son sous-titre ? Le mot d'« optimisme », assez nouveau au moment où écrit Voltaire, renvoie au lexique de la philosophie, et même à un jargon technique : il y définit une théologie de l'histoire. L'optimisme renvoie à l'idée que si Dieu est bon, il a créé le meilleur des mondes possibles et donc à l'idée que le tout est bon. Cette idée, déformée dans la bouche de Pangloss, revient incessamment dans le livre, de façon caricaturale : mais quel est au juste le regard de Voltaire sur l'optimisme ? S'il semble s'en moquer, doit-on considérer que le livre est en fait pessimiste ? Comment le livre invite-t-il à regarder le monde et sa part de malheur ? *Candide*, bien sûr, parle de l'optimisme, mais dans un récit pessimiste. Au-delà du seul récit, c'est dès lors l'apologue qui débouche sur une leçon sombre. Ce texte apparemment simple donne ainsi une réponse complexe à la question du regard qu'il faut porter sur le monde.

Les premières lignes de l'introduction situent le texte dans l'œuvre de Voltaire, en utilisant les éléments construits dans le cours pour proposer aux élèves des connaissances d'histoire littéraire auxquelles adosser leur lecture de la nouvelle.

L'examen du titre et du sous-titre conduit à la citation du sujet ; c'est à partir de son analyse que peut s'élaborer l'enjeu de la dissertation.

Le terme d'optimisme, défini à partir des connaissances construites par le cours, permet d'élaborer l'enjeu de la réflexion. Si la connaissance de l'évolution historique du terme est utile, elle n'est pas indispensable au traitement de la question, qui renvoie aussi à la vision du monde portée par le récit.

La fin de l'introduction annonce les différentes parties de la dissertation. Le plan choisi est une simple proposition ; d'autres organisations sont évidemment possibles.

Plan expliqué et commenté

I. Candide parle de l'optimisme (Candide ou de l'optimisme)

La première partie du devoir cherche à comprendre la présence du sous-titre.

Le récit de *Candide* n'est pas « optimiste », pas en tout cas au sens où il montrerait un monde où tout va bien. Si donc le sous-titre de l'œuvre est « l'optimisme », c'est qu'elle prend cet « optimisme » pour sujet.

a. Un conte « philosophique » : l'optimisme, autre nom du leibnizianisme

Si le discours sur l'optimisme traverse *Candide*, c'est en grande partie au personnage de Pangloss qu'on le doit. Celui-ci apparaît dès le début du livre puisqu'il est le précepteur de Candide, qui l'appelle « Maître Pangloss » ; tout le monde le croit, et croit en particulier ce qu'il répète tout au long du livre : « tout est au mieux dans ce monde ». Cette phrase est empruntée au philosophe Leibniz, ou plutôt elle caricature le philosophe Leibniz : « l'optimisme » renvoie en effet à sa doctrine, qui considère qu'un Dieu bon n'a pu créer qu'un univers admirable – le « meilleur des mondes possibles ». La répétition de l'expression dans le texte produit un comique de répétition, d'autant qu'elle revient sans cesse à des moments particulièrement malheureux. Or, si perfection il y a, c'est (outre l'utopie d'Eldorado) dans le paradis du premier chapitre qu'on la trouve. Car c'est bien un paradis que ce château : le chapitre fonctionne en effet comme une réécriture du début de la Bible, et le Baron-Dieu, Candide-Adam, Cunégonde-Ève et les autres vivent dans un « Thunder-Ten-Tronck » qui est logiquement un jardin d'Eden dont « Pangloss » est le serpent, puisque son nom renvoie étymologiquement à sa langue. L'« optimisme » semble ainsi avoir à faire avec le langage, et même avec le mensonge. Ainsi, le personnage de Pangloss apparaît comme une version caricaturale de ces philosophes qui pensent que tout est au mieux et que tout va bien parce qu'ils passent leur temps à parler sans jamais se confronter au réel.

Cette première sous-partie trouve sa matière dans une étude transversale sur les personnages de *Candide*, ainsi que sur l'étude linéaire du premier chapitre du livre, qui ont pu être menées en cours.

b. un conte pessimiste ? une litanie de malheurs

À cette litanie du « tout va bien », le texte oppose l'évidence de malheurs incessants et apparemment inexorables. Ainsi Candide est-il chassé de son beau château pour faire l'expérience de la guerre, de la tempête, du naufrage, de l'autodafé, dès les premiers chapitres du livre. Comme si les malheurs de Candide n'y suffisaient pas, le livre y ajoute ceux de Cunégonde, de la vieille, de Martin, de Pangloss... Il n'y a guère de personnage heureux dans *Candide*. Le titre, redoublé par le sous-titre, « Candide ou l'optimisme », rapproche le conte des grandes œuvres classiques dans lesquelles une leçon morale se dissimule derrière un personnage, comme dans *Cinna ou la clémence d'Auguste* de Corneille. Mais ici « l'optimisme » semble mis à distance, et presque employé de façon antiphrastique ; Voltaire ironiste retrouve par la voie de l'humour, dans ce conte, la vision du monde pessimiste que le *Poème sur le désastre de Lisbonne* avait fait surgir par la voie du pathétique. Ce poème, écrit à la suite du grand tremblement de terre qui avait détruit la ville portugaise et qui inspire également les aventures de Candide au cinquième et au sixième chapitres du livre, est un moment capital dans l'élaboration de la pensée de Voltaire – et, au-delà de l'écrivain, des Lumières entières –

sur le progrès de la condition des hommes et sur la possibilité d'envisager le déploiement du bien ici et maintenant. La thèse centrale développée par ce poème philosophique conduit ainsi à déplorer les « douleurs » qui font la vie des hommes et à dénoncer la fausseté qu'il y a à croire que tout va bien dans le présent. Le temps présent apparaît au contraire comme un temps de malheurs, et la condition humaine comme mêlée d'horreurs. Cela n'empêche pourtant pas de penser que les choses puissent s'améliorer dans le futur ; mais il faut pour cela, dit avec force le poème – comme ensuite *Candide* –, reconnaître l'évidence et la violence du malheur omniprésent. Ce vers du *Poème sur le désastre de Lisbonne* le formule nettement : « *Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.* »

Cette deuxième sous-partie s'appuie non seulement sur une étude transversale de la structure de *Candide*, mais aussi sur le travail mené dans le cadre du parcours associé, avec l'étude d'un autre texte de Voltaire, le *Poème sur le désastre de Lisbonne*.

Transition : « *Candide* ou l'optimisme » est un titre qui renvoie donc au sujet du conte, plutôt qu'à sa tonalité. Dans cette contradiction ironique entre une théorie béate, mise dans la bouche d'un personnage peu sympathique et manifestement sot, et un monde terrible, traversé par le personnage éponyme de l'œuvre, naît une réflexion sombre qui fait de *Candide* un apologue pessimiste.

II. Une fable pessimiste ?

Parce que le conte n'est pas seulement un récit, mais aussi un apologue, la deuxième partie porte sur la leçon du conte, qui semble plutôt pessimiste. Elle approfondit ainsi la mise en doute de l'« optimisme » de l'œuvre engagée dans la première partie.

a. Derrière le conte, une philosophie de l'histoire

La forme du conte, très divertissante, traversée d'un bout à l'autre par l'ironie de Voltaire, n'en renvoie pas moins à une réflexion profonde. Ainsi peut-on lire, derrière le conte, toute une philosophie de l'histoire. En effet, le fait que le premier chapitre de l'œuvre fonctionne comme une réécriture de la Genèse invite à penser la « chute » de *Candide* comme une sortie du paradis, et donc comme une entrée dans l'histoire humaine. Aussi les différentes mésaventures qui sont les siennes apparaissent-elles comme autant d'aspects d'une histoire humaine faite de violence et de bruit. Ce n'est donc pas un hasard si ce que rencontre d'abord *Candide* au sortir de Thunder-Ten-Tronck, c'est l'armée et la guerre – l'Europe des Lumières où vit Voltaire est aussi celle de la très brutale Guerre de sept ans. La fiction du livre veut d'ailleurs que le manuscrit en soit trouvé sur le cadavre de son traducteur à Minden, lieu d'une bataille particulièrement sanglante de cette guerre. Dans cet itinéraire de violence et de déceptions que semble être alors le parcours de *Candide*, il est bien difficile de trouver des signes de progrès, les indices d'une amélioration de la condition humaine. Plus précisément, pour reprendre le critère qui est celui de Voltaire historien, dans la préface du *Siècle de Louis XIV*, lorsqu'il cherche à déterminer le degré exact de « perfection » de ce qu'il évoque, on chercherait en vain dans *Candide* les indices d'un perfectionnement « de la raison humaine » ou d'une « saine philosophie ». C'est bien en homme des Lumières que Voltaire réfléchit ici, puisque c'est cette même idée d'un homme perfectible qui sous-tend la réflexion, non seulement d'un philosophe comme Condorcet dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, mais encore de l'adversaire le plus illustre de Voltaire, Rousseau

lui-même. Pour ce dernier, dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, l'être humain se caractérise par « la faculté de se perfectionner » ; c'est ce qui fait, explique-t-il, que l'animal n'a pas d'histoire alors qu'il y a une véritable avancée de l'espèce humaine – et donc l'éventualité, sinon la possibilité, d'un progrès. La question de l'optimisme dans *Candide* doit donc être reposée dans cette perspective : peut-on dire que Candide progresse, au sens où il se perfectionnerait au fur et à mesure qu'il avance dans ses aventures ? Ce nouvel Adam pour temps philosophique est-il meilleur à la fin du conte ?

b. Un apologue décevant : apprend-on de ses leçons ?

Le nom même du personnage de Candide, qu'illustrent nombre de ses (més)aventures, indique assez que le personnage a vocation à se perfectionner : au moment où écrit Voltaire, « Candide » n'est pas encore perçu comme un nom propre, mais fonctionne comme un adjectif, qui renvoie à l'idée de candeur – c'est-à-dire aussi à une forme d'inexpérience et de crédulité. On le voit bien, dans le récit lui-même, à travers les différents épisodes qui l'indiquent : au premier chapitre, Candide « croyait innocemment » ce que lui racontait Pangloss ; lorsque l'auto-da-fé portugais le conduit à assister à la mort de Pangloss et du bon anabaptiste, il reste « interdit » ; pendant la traversée vers les Amériques, il continue à croire qu'enfin il se dirige vers cet « autre univers » où « tout est bien », sans pouvoir renoncer à cet élément capital de la doctrine de Pangloss... Voltaire tire de cette innocence d'un personnage qui a bien du mal à apprendre de ses leçons, et donc bien des difficultés à se perfectionner, de nombreux effets comiques : ainsi, après le récit de la vieille où la traversée du mal prend la dimension du romanesque le plus exalté, Candide envisage-t-il d'« oser lui faire respectueusement quelques objections ». On voit qu'une partie de la déception du lecteur qui s'attend à une fable optimiste tient à cette difficulté qu'a Candide à apprendre de ces leçons que lui donne, avec générosité, l'impitoyable univers qu'il traverse. Non sans ironie d'ailleurs, c'est au-delà des mers, chez les sauvages Oreillons, qui semblent connaître et reconnaître les « principes du droit public », ou chez les habitants d'Eldorado, que paraît régner la raison et qu'enfin Candide avoue que « tout allait assez mal en Westphalie ». Cela ne l'empêche toutefois pas d'accorder assez de crédit à Pangloss pour lui déléguer la responsabilité, au chapitre 27, de trancher sur la question de savoir qui est le plus malheureux, de Candide, de l'empereur Achmet, de l'empereur Ivan, ou du roi Charles-Édouard... Ajoutons que le conte s'achève dans une « métairie », ce qui semble moins digne qu'un château, fût-il westphalien.

Transition : Si Candide ne semble pas réussir à tirer une leçon bien nette de son voyage, doit-on pour autant en conclure que celui-ci clôt l'apologue sur un refus de tout optimisme, et sur l'idée univoque d'un pessimisme inéluctable ? C'est bien plutôt pour un « optimisme » qui ne soit pas « candide » que semble en effet plaider le texte : un véritable optimisme, c'est-à-dire un optimisme de la raison.

III. Un optimisme de la raison

a. Tout est bien qui finit bien ?

Tout d'abord, il importe de souligner que – eu égard aux épisodes du conte – le dénouement proposé par le récit est loin d'être si sombre : après tout, les protagonistes de l'histoire ne sont-ils pas tous vivants et réunis ? Candide n'a-t-il pas épousé celle qu'il aime depuis le début – et l'on sait que les contes se finissent en général par un mariage ? tous ne parviennent-ils pas à établir une communauté paisible et harmonieuse, à peine troublée par les discours oiseux de l'intarissable Pangloss ? On voit que le dénouement souvent décrié de *Candide* est en fait moins décevant qu'il n'y paraît. Surtout, si l'on considère ce que *Candide*

dit de l'Europe du XVIII^e siècle où vivent Voltaire et ses premiers lecteurs, ce « conte », peut-être parce qu'il est « philosophique » au sens où Voltaire entend le terme, est aussi un conte plutôt réaliste, une fois faite la part de la caricature et d'une narration sans cesse plaisante et ironique. C'est en tout cas ce qui apparaît à comparer l'œuvre de Voltaire avec l'œuvre de Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais* : d'un genre différent, puisqu'il s'agit d'un récit d'anticipation, le roman de Mercier donne à l'imaginaire une position bien plus centrale que Voltaire ne le fait, puisque les aventures étonnantes des personnages de ce dernier les conduisent d'un espace historique avéré à un autre (à l'exception notable d'Eldorado) ; à l'inverse, chez Louis-Sébastien Mercier, inventer le progrès de l'histoire humaine passe par le fait d'inventer le monde parfait – et utopique – de l'avenir, puisque en 2440 de nombreuses dérives de l'humanité auront été corrigées : ainsi du tableau qu'il dresse par exemple de l'Hôtel-Dieu déplacé et réformé pour améliorer considérablement la politique de santé publique. À l'inverse, *Candide* n'est pas une uchronie. L'enjeu de ce « *Candide ou l'optimisme* », c'est ainsi de poser la question de ce que peut être un optimisme réaliste – de définir, autrement dit, ce que peut être un progrès véritable, qui ne repose pas sur la fiction d'un autre monde. Peut-être est-ce là ce qui explique la complexité de l'optimisme véritable de *Candide*.

b. Un progrès mesuré : être optimiste, mais ne pas être niais

Il convient à ce titre de revenir sur la leçon de *Candide*, la célèbre formule « il faut cultiver notre jardin ». Elle indique assez bien cet optimisme borné – ramené à la raison – qui est celui du philosophe ; loin de vouloir, comme Pangloss, professer pour le monde entier, c'est aux dimensions d'un modeste jardin que se résume l'ambition d'un bonheur proprement humain. Mais ce n'est pas rien, si l'on se souvient de l'hypothèse qui faisait du premier chapitre une reprise de la chute hors de l'Éden : c'est au contraire inviter l'homme à s'occuper de son monde pour construire le seul progrès qui lui est offert, un progrès modeste, relatif, comme bricolé par une communauté d'hommes et de femmes de bonne volonté. Cette idée d'une avancée progressive vers un mieux toujours à reconquérir et à retenter s'illustrerait non seulement dans l'épisode final de la métairie et de son jardin, mais encore parce que le personnage fait quelques expériences, au cours de ses aventures, qui laissent apparaître sinon l'extase du bonheur individuel, du moins qu'il y a des choses à admirer dans ce que peut accomplir l'humanité : ainsi à Venise, face à Pococuranté, c'est l'obstination du seul Martin qui met en cause les grandeurs de l'art – d'Homère et Virgile à Milton – ; au Portugal comme ailleurs, ce sont bien les trésors de la science médicale qui tour à tour ressuscitent Pangloss et le jeune baron... On retrouve ici, de façon presque burlesque avec le comique de répétition qui sans cesse fait revenir ceux qui sont tués, la croyance chère aux Lumières et exprimée avec fermeté par Condorcet dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, que les progrès faits par les sciences et la civilisation sont des raisons de croire fermement que l'histoire humaine se fait sous le signe d'un progrès général. Dans cette perspective, c'est presque un devoir – le devoir d'un être raisonnable – de croire, non pas que tout est bel et bon maintenant, mais qu'on peut et qu'il faut s'attacher à faire que tout s'améliore, dans la faible mais réelle mesure qui est celle de l'homme.

Conclusion

Ainsi *Candide* ne dément-il pas son « optimisme », mais en vient-il à le redéfinir, pour lui donner une juste place ; loin de nier le mal et de dissimuler le visage inquiétant du monde, il assume une forme raisonnée de pessimisme qui ouvre la possibilité raisonnable et morale de croire en une amélioration à venir du monde. Dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, Voltaire oppose au « *Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion* » une espérance que fortifie et justifie la volonté de rendre le monde meilleur et le malheur moins dur : « *Un jour tout sera bien, voilà notre espérance* ».

Textes d'un parcours associé possible sur « les Lumières et l'idée de progrès », références mobilisées dans la dissertation.

Voltaire, Poème sur le désastre de Lisbonne Ou examen de cet axiome : tout est bien, 1756, v. 197-fin.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue ?
Rien : le livre du sort se ferme à notre vue.
L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ?
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux ;
Au sein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être :
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs ;
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre ;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes, sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois :
D'autres temps, d'autres mœurs instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.
Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux, et l'ignorance. »
Mais il pouvait encore ajouter *l'espérance*.

Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, introduction, 1751.

Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les temps ont produit des héros et des politiques ; tous les peuples ont éprouvé des révolutions ; toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles, à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe et d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démosthène, des Aristote, des Platon, des Apelle, des Phidias, des Praxitèle ; et cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce : le reste de la terre alors connue était barbare.

Le second âge est celui de César et d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Le lecteur peut se souvenir qu'on vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'Europe. Les Médicis appelèrent à Florence les savants, que les Turcs chassaient de la Grèce : c'était le temps de la gloire de l'Italie. Les beaux-arts y avaient déjà repris une vie nouvelle ; les Italiens les honorèrent du nom de vertu, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de sagesse. Tout tendait à la perfection.

[...] Le quatrième siècle est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV, et c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts, à la vérité, n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Auguste et les Alexandre ; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a été connue que dans ce temps, et il est vrai de dire qu'à commencer depuis les dernières années du cardinal de Richelieu jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV il s'est fait, dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France : elle s'est étendue en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle et hardie ; elle a porté le goût en Allemagne, les sciences en Russie ; elle a même ranimé l'Italie, qui languissait, et l'Europe a dû sa politesse et l'esprit de société à la cour de Louis XIV.

Il ne faut pas croire que ces quatre siècles aient été exempts de malheurs et de crimes. La perfection des arts cultivés par des citoyens paisibles n'empêche pas les princes d'être ambitieux, les peuples d'être séditieux, les prêtres et les moines d'être quelquefois remuants et fourbes. Tous les siècles se ressemblent par la méchanceté des hommes ; mais je ne connais que ces quatre âges distingués par les grands talents.

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1751.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation : c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme rependant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive, et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents ; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature.

Jean-Antoine Caritat de Condorcet (1743-1794), *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795.

Nos espérances sur les destinées futures de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois questions : la destruction de l'inégalité entre les nations ; les progrès de l'égalité dans un même peuple : enfin le perfectionnement réel de l'homme.

Toutes les nations doivent-elles se rapprocher un jour de l'état de civilisation où sont parvenus les peuples les plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, les Français et les Anglo-américains ? Cette distance immense qui sépare ces peuples de la servitude des Indiens, de la barbarie des peuplades africaines, de l'ignorance des sauvages, doit-elle peu à peu s'évanouir ?

Y a-t-il sur le globe des contrées dont la nature ait condamné les habitants à ne jamais jouir de la liberté, à ne jamais exercer leur raison ?

Cette différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent chez tous les peuples civilisés entre les différentes classes qui composent chacun d'eux ; cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée, et pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même, ou aux imperfections actuelles de l'art social ? Doit-elle continuellement s'affaiblir pour faire place à cette inégalité de fait, dernier but de l'art social, qui, diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, ne laisse plus subsister qu'une inégalité utile à l'intérêt de tous, parce qu'elle favorisera les progrès de la civilisation, de l'instruction et de l'industrie, sans entraîner ni dépendance, ni humiliation, ni misère ; en un mot, les hommes approcheront-ils de cet état où tous auront les lumières nécessaires pour se conduire d'après leur propre raison dans les affaires communes de la vie, et la maintenir exempte de préjugés, pour bien connaître leurs droits et les exercer d'après leur opinion et leur conscience ; où tous pourront, par le développement de leurs facultés, obtenir des moyens sûrs de pourvoir à leurs besoins ; où, enfin, la stupidité et la misère ne seront plus que des accidents, et non l'état habituel d'une portion de la société ?

Enfin, l'espèce humaine doit-elle s'améliorer, soit par de nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, et, par une conséquence nécessaire, dans les moyens de bien-être particulier et de prospérité commune ; soit par des progrès dans les principes de conduite et dans la morale pratique ; soit enfin par le perfectionnement réel des facultés intellectuelles, morales et physiques, qui peut être également la suite, ou de celui des instruments qui augmentent l'intensité et dirigent l'emploi de ces facultés, ou même de celui de l'organisation naturelle ?

En répondant à ces trois questions, nous trouverons, dans l'expérience du passé, dans l'observation des progrès que les sciences, que la civilisation ont faits jusqu'ici, dans l'analyse de la marche de l'esprit humain et du développement de ses facultés, les motifs les plus forts de croire que la nature n'a mis aucun terme à nos espérances.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'état actuel du globe, nous verrons d'abord que, dans l'Europe, les principes de la Constitution française sont déjà ceux de tous les hommes éclairés. Nous les y verrons trop répandus, et trop hautement professés, pour que les efforts des tyrans et des prêtres puissent les empêcher de pénétrer peu à peu jusqu'aux cabanes de leur esclavage ; et ces principes y réveilleront bientôt un reste de bon sens, et cette sourde indignation que l'habitude de l'humiliation et de la terreur ne peut étouffer dans l'âme des opprimés.

En parcourant ensuite ces diverses nations, nous verrons dans chacune quels obstacles particuliers elle oppose à cette révolution, ou quelles dispositions la favorisent ; nous distinguerons celles où elle doit être doucement amenée par la sagesse peut-être tardive de leurs gouvernements, et celles où, rendue plus violente par leur résistance, elle doit les entraîner eux-mêmes dans des mouvements terribles et rapides.

Peut-on douter que la sagesse ou les divisions insensées des nations européennes, secondant les effets lents, mais infaillibles, des progrès de leurs colonies, n'amènent bientôt l'indépendance du nouveau monde ? Et dès lors, la population européenne prenant des accroissements rapides sur cet immense territoire, ne doit-elle pas civiliser ou faire disparaître, même sans conquête, les nations sauvages qui y occupent encore de vastes contrées ?

Parcourez l'histoire de nos entreprises, de nos établissements en Afrique ou en Asie ; vous verrez nos monopoles de commerce, nos trahisons, notre mépris sanguinaire pour les hommes d'une autre couleur ou d'une autre croyance ; l'insolence de nos usurpations, l'extravagant prosélytisme ou les intrigues de nos prêtres détruire ce sentiment de respect et de bienveillance que la supériorité de nos lumières et les avantages de notre commerce avaient d'abord obtenu.

Mais l'instant approche sans doute où, cessant de ne leur montrer que des corrupteurs et des tyrans, nous deviendrons pour eux des instruments utiles, ou de généreux libérateurs.

Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*, 1774.

Je n'ai pas besoin de dire que l'Hôtel-Dieu n'étoit plus enfermé au centre de la cité. Si quelque étranger ou quelque citoyen, me dit-on, tombe malade hors de sa patrie ou de sa famille, nous ne l'emprisonnons pas, comme de votre tems, dans un lit dégoûtant entre un cadavre & un agonisant, pour y respirer l'haleine empoisonnée du trépas, & convertir une simple incommodité en une cruelle maladie.

Nous avons partagé cet Hôtel-Dieu en vingt maisons particulières, situées aux différentes extrémités de la ville. Par-là le mauvais air que ce gouffre d'horreur exhalait, se trouve dispersé & n'est plus dangereux à la capitale. D'ailleurs les malades ne sont pas conduits dans ces hôpitaux par l'extrême indigence : ils n'arrivent point déjà frappés de l'idée de mort, & pour s'assurer uniquement de leur sépulture ; ils viennent, parce que les secours y sont plus prompts, plus multipliés que dans leurs propres foyers. On ne voit plus ce mélange horrible, cette confusion révoltante, qui annonçoit plutôt un séjour de vengeance qu'un séjour de charité. Chaque malade a son lit, & peut expirer sans accuser la nature humaine. On a revisé les comptes des directeurs. Ô honte ! ô douleur ! ô forfait incroyable sous la voûte du ciel ! des hommes dénaturés s'engraissoient de la substance des pauvres ; ils étoient heureux des douleurs de leurs semblables ; ils avoient conclu un marché avantageux avec la mort... Je m'arrête : le tems de ces iniquités est écoulé ; l'asyle des malheureux est respecté, comme le temple, où les regards de la Divinité s'arrêtent avec le plus de complaisance : les abus énormes sont corrigés, & les pauvres malades n'ont plus à combattre que les maux que leur imposa la nature. Quand on n'a à souffrir que d'elle, on souffre en silence.

Des médecins savants et charitables ne dictent point de sentences de mort, en prononçant au hasard des préceptes généraux : ils se donnent la peine d'examiner chaque malade en particulier ; & la santé ne tarde point à refluer sous leur œil attentif et prudent. Ces médecins sont au rang des citoyens les plus considérés. Et quel ouvrage plus beau, plus auguste, plus digne d'un être vertueux & sensible, que celui de renouer le fil délicat des jours de l'homme, de ces jours fragiles, passagers, mais dont un art conservateur accroît la force & augmente la durée ! — Et l'hôpital général, où est-il situé ? — Nous n'avons plus d'hôpital général, plus de Bicêtre, de maisons de force, ou plutôt de rage. Un corps sain n'a pas besoin de cautère. Le luxe, comme un caustique brûlant, avoit gangrené chez vous les parties les plus saines de l'État, & votre corps politique étoit tout couvert d'ulcères. Au lieu de fermer doucement ces playes honteuses, vous les envenimiez encore. Vous comptiez étouffer le crime sous le poids de la cruauté. Vous étiez inhumains, parce que vous n'aviez pas su faire de bonnes lois.

Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable & le malheureux, que de prévenir le désordre & la misère. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les cœurs criminels ; vous y avez fait entrer le désespoir. Et qu'avez-vous recueilli ? Des larmes, des cris de rage, & des malédictions. Vous sembliez avoir modelé vos maisons de force sur cet horrible séjour que vous nommiez l'enfer, où des ministres de douleur accumuloient les tortures pour le plaisir affreux d'imprimer un long supplice à des êtres sensibles & plaintifs.

Enfin, pour abrégé [car je serois trop long,] on ne savoit pas même de votre tems faire travailler les mendiants ; toute la science de votre gouvernement consistoit à les enfermer & à les faire mourir de faim. Ces malheureux expirans d'une mort lente dans un coin du royaume, ont cependant fait parvenir jusqu'à nous leurs gémissements : nous n'avons point dédaigné leurs obscures clameurs ; elles ont percé l'intervalle de sept siècles : et cette basse tyrannie suffit à en révéler mille autres.

Je baissois les yeux & n'osois répondre ; car j'avois été témoin de ces turpitudes, & je n'avois pû que gémir, ne pouvant faire mieux. Je gardai le silence quelque tems, et je repris en lui disant : Ah ! ne renouvellez pas les blessures de mon cœur. Dieu a réparé les maux que leur ont fait les humains, il a puni ces cœurs durs ; vous savez... Mais allons en avant. Vous avez, je crois, laissé subsister un de nos vices politiques. Paris me paroît aussi peuplé que de mon tems ; il étoit prouvé que la tête étoit trois fois trop grosse pour le corps. Je suis bien aise de vous annoncer, reprit mon guide, que le nombre des habitans du Royaume est augmenté de moitié ; que toutes les terres sont cultivées, & que par conséquent le chef se trouve aujourd'hui dans une juste proportion avec ses membres. Cette belle ville produit toujours autant de grands personnages, de savans, d'hommes utilement industriels, de beaux génies, que toutes les autres villes de France réunies ensemble. — Mais encore un petit mot assez important à recueillir. Placez-vous le magasin de poudre presque au centre de votre ville ? — Nous ne sommes pas imprudens de cette force-là : c'est assez des volcans qu'allume la main de la nature, sans en former d'artificiels qui sont cent fois plus dangereux.